

ESQUISSES BLIDEENNES

NOCTURNE ALGÉRIEN

Ouvrant ses beaux yeux noirs piqués d'or, la nuit douce

P. B.

La nuit est venue. Les dernières lueurs du crépuscule se sont depuis longtemps éteintes du côté de l'Occident ; le ciel à l'Est prend une teinte plus claire, et l'on aperçoit, au sommet de la montagne des Beni-Salah, un mince croissant de lune pâle comme voilé par l'épais halo qui l'entoure. Sur le minaret de la mosquée, le « mueddjine » appelle d'une voix glapissante, les croyants à la prière de l'« eucha » ; et dans le lointain, à l'autre extrémité de la ville, la grosse cloche de l'église sonne des coups très sourds et très lents qui sont un lugubre glas funèbre.

Les bruits du jour s'affaiblissent, se taisent peu à peu pour faire place aux bruits vagues et indistincts de la nuit. Dans les rues désertes, seuls quelques Arabes attardés circulent encore, glissent silencieusement, semblables, dans leurs longs burnous blancs, à de grands fantômes ou aux esprits qui, la nuit d'El-Kadr, descendent sur la terre pour y régler toute chose. Au seuil des portes, contre les bornes, sous les « dheullala », des ombres sont étendues immobiles sur le sol ; ce sont des vagabonds qui reposent roulés dans leurs haillons. Pour nous, tout est mystère dans les profondeurs de cette ville arabe dont les maisons carrées et basses ressemblent à des tombeaux....

Tout à coup, dans la nuit endormie, dans la lourde nuit brûlante, d'une terrasse voisine, une voix s'élève parmi des vibrations sonores de guitares. Et cette voix de femme qui monte dans le ciel pur est d'une douceur extrême, d'un timbre harmonieux, ainsi qu'un chant d'oiseau. Elle dit en rythmes lents, pleins de mollesse et de langueur, un triste « r'niât », une chanson d'amour d'une poésie naïve un peu sauvage :

Si l'amour te possède.

Comment vois-je encore tes os couverts de chair ?

Non, il n'y a pas d'amour en toi

Jusqu'à ce que ta peau soit collée sur tes entrailles.

Aussi ma tristesse est tombée sur mon cœur
Et j'ai bu mes larmes

Et ce refrain qui nous mélancolise revient sans cesse, comme traversé de sangloteuses plaintes, pendant que la musique s'affaiblit, devient indistincte, se perd dans l'air pur, douce comme un soupir, voluptueuse comme un bruit de baisers...

Puis tout s'apaise et s'endort ; un grand calme nous enveloppe, le calme majestueux et solennel des nuits d'Afrique, fait de la profondeur du ciel étoilé et de la lourdeur de l'atmosphère. Un vent chaud glisse par souffles doux, pleins d'odeurs légères et subtiles, comme s'il avait balayé sur son passage et emporté dans son tourbillon tout le parfum des jardins et des plantations d'orangers en fleurs. Et tandis que, couché sur des coussins au bord d'une terrasse, nous nous taisons pour mieux goûter le charme de cette nuit splendide, il me semble entendre dans le noir des soupirs énamourés, et je crois sentir passer, comme une caresse, sur mon visage, l'haleine chaude et parfumée d'une femme.

J. DE MONTAIGLIN

Le Tell du 12/061897